intérieur zones

(denis heudré)

"À la fin tu es las de ce monde ancien"
Guillaume Apollinaire

J’erre en ces zones avec tout l’indéfini qui va avec, à l’écart, reléguées, ici les habitués – pas mieux définis – ne marchent pas circulent, passant au large du cri des oiseaux, au près de leur liste de course, grandes surfaces à défaut de grands espaces, entre les enseignes, les panneaux, les affiches combien de mots dans cette zone ?

Zones comme exposées au bord des quatre voies, fierté des villes qui bombent le torse – les métamorphoses de Rohmer – je reste là à espérer une lumière à raconter à mon poème, zones d'activité intense, le dimanche y apprendre à conduire son vélo et plus tard sa voiture et ne jamais l'oublier.

Des lignes, rien que des lignes prémonition reverdie, pas de fenêtre, juste des rues des murs sans racine sur le trottoir, de grosses pierres interdisent aux voitures de se garer, un bus vient ajouter une ligne à mon poème, une femme en descend son usine déjà en tête.

Ordonnancement de lignes et d'angles, couleurs horizontales et tôles rayées verticales et angles à chiens, les lignes montent vers l'arête, faux horizon à ciel tout gris, trottoir en lignes de fuite, des piétons pressés, le pas marchoirs, trottoirs trottent bientôt courroirs ?

Les murs rectangles, les parkings rectangles, les angles aussi, les lignes rectilignes, les hommes incertains dans leur rectitude, la lumière du matin arrondit les angles en honorant l'embauche de l'équipe de jour, Les rues parallèles, distique de bitume, lieu-lien en versant-tôle, les oiseaux chantent, tout le monde s'en fout, ils ont expulsé les hirondelles.

Les cheminées d'aération font comme des ? sur le toit de l'usine, une chemise bleue remonte ses lunettes en même temps que la rue, une chemise rose lit en marchant – cravate à parallèles –, allée de l'enclos le portail est ouvert, se refermera les parallèles aussi.

Plus loin, la rue se confond avec l'usine, bien fardées l'une et l'autre, bien rectilignes pour marque la puissance, je ne vois pas comment je pourrais distinguer ici la moindre trace de défaut, l'erreur qui nous attache, de toutes les couleurs, je préfère l'arrondi de l'arc-en-ciel.

Demain les courses, instants cellophanes en limite de vente et bons de réduction, un homme pressé avec un sac plein de soirées surgelées, une femme aussi au chariot rempli, portes ouvertes au tumulte des objets, ici on ne frappe pas à la porte, elle s'écarte d'un pas de côté.

Les grandes surfaces en anthologie de solitudes, immobilité des cheminements dans l'ignorance des regards - oubliés les champs d'avant - l'histoire comme un mouvement mais qui étudie l'histoire des solitudes? " Entrez, vous êtes les bienvenus ", aussitôt le trouble, qu'est-il plus lourd à porter, ce qu'on achète ou ce qu'on vend ?

Les toits goudronnés, l'enseigne en couronne, diadème de lumière au plus front du magasin, métal vertical à flancs plissés (une passe espace deux poteaux d'un hangar) murs sans fissures désormais, juste la rouille pour vieillir, rides en rouille faciles à cacher, toujours sentir le neuf.

Tout lieu peut faire présence de ce va-et-vient, l'entrée-entonnoir vers la lumière, les portes sans linteau d'entrepôts tôlondulés et sortie en sacs remplis, la voiture sur les zébras, le lieu même pas remarqué, juste le soi comme centre.

Pause déjeuner même pas pausée, le travail toujours bien enfoncé dans les soucis, parking visiteurs, accès visiteurs moi, visiteur de parking je vole ici les précautions d'une femme en jupe à ne pas trop ouvrir ses jambes en sortant de la voiture.

Juste le sol rayé, chacun choisit une case, certains se garent en marche arrière, ils ne devraient pas car ils sont de travers, la voiture-pause déjeuner, puis retourner au travail, midi pause portable aussi, écouter ses messages, chacun sa boite chacun sa vie en cases.

Le blanc en lutte contre le soleil, l'ombre titube en se cognant aux tôles, la couleur fait façade et l'orage s'y appuie, les barrières sur le toits font bastingage en partance, travail-navire en départ de zone, sur la porte le panneau « à vendre », les employés déjà partis, le portail bleu se fait marcher dessus par les mauvaises herbes.

Posés sur les toits plats, les nuages surveillent les entrées et les sorties, ici au milieu de ces hangars j'appellerais bien quelqu'un mais que comprendrait-il(elle) ? Je cherche une ressemblance, un dénominateur et n'y trouve que des gens comme moi en lumière éteinte, des visages éteints, en mal d'étreintes ?

La zone est inquiète pour sa santé, hyper hypocondriaque en hypoglycémie de marches, hyper excitée dans une course infernale d'objets scannés par des caissières fatiguées, des caisses à porter les livreurs bousillés, la zone a mal à sa santé, le manque d'air étouffe aussi les saisons dans ces rues.

La zone est un corps à plusieurs cœurs craignant tous l'infarctus d'acier, le caillot bouchant ses artères, fatiguée de trop de travail et la corvée des courses, elle s'affale le soir venu sur le canapé de la nuit et regarde la pluie lui gâcher les étoiles.

Il pleut sur la zone, un tas dégouline de ses cailloux les pare-brise se sont brouillés avec la pluie, parfois la ville m'égare par goût des autres côtés, ici j'entends la campagne autrement comme prenant ses distances avec ma solitude, je viens relever des empreintes de ciels, impressions sans voix, entrer dans ces tôles, ressentir, mais comment entrer dans les sentiments?

Après la crache l'enseigne tombée dans la flaque, un enfant la brise en mille éclats de rires en sautant pour asperger son frère, le noir rarement vitrine, parfois miroir tombé, on ne demande jamais à un enfant de dessiner un entrepôt, à côté un pylône à losanges a oublié son ombre mais pas sa haute tension.

Dimanches inertes livrés aux grillages, aux maîtres-chiens de l'ennui, les poteaux de béton montent la garde contre les voitures-béliers, qui peut apparaître ici dans ce vent glacé ? poème itinéraire, pour rêver de se promener seul dans les rayons du supermarché, seul avec tout, mais ne cherchant que des mots.

Il faudrait décourager les aciers à ne penser qu'à nos villes, les verres à ne pousser que vertical, ne plus profiter des intervalles pour faire pousser des ronds-points bouchonnants, la ville se cherche une géographie de l'humain mais peine à trouver autre chose que du grillage et de la tôle.

Le vent a fait s'élever son cri de tôle, seules deux voitures restées sur le parking, nez à nez comme s'embrassant avant la nuit, personne pour lire les noms, les marques, alors que nous apprend l'enseigne ? j'ai essayé d'effacer ce gris pur barbelés, en vain, il fera un froid de carton sur cette nuit.

La nuit déposée, baisser le rideau - la nuit se moque bien des grilles - enseignes sous halogène, mots clignotants, les couleurs blessées, les murs anti-bruit ne parviennent pas à faire oublier l'autoroute, une fumée d'usine s'envole en V, quelle victoire ? les affiches en nuit désolées, les bandes du passage piétons ont jaunies.

Aujourd'hui lumière, la zone gaspille ses couleurs, elle en aura besoin cet hiver pour éconduire les averses, deux voitures reculent en même temps de leur parking danse parallèle suivant les lignes au sol, quelques herbes d'un terre-plein central débordé essayent de s'extraire du goudron.

La vie c’est la pause, de l’autre côté du grillage site surveillé, sécuritas entrée interdite mais sortir ? en chemin la cigarette roulée, les silos dressés sur le pas de tir puis l’attente au comptoir, juxtaposition de faims, la sandwicherie de la zone propose à ses clients un classeur d’histoires drôles.

Les quais de chargement ouvrent leur gueule, les remorques attendent sur leur béquille, chargement déchargement chargement, trajet des choses, un camion monte sur le trottoir en tournant à droite, un autre repart au loin de toutes ses couleurs.

Un chauffeur sur le marchepied de son camion ramasse son bon de livraison, il aura à peine eu le temps de se rendre compte des milliers d'histoires qui se déroulent ici devant qui veut s'y captiver, je voudrais extraire de ce corps industrieux une langue tirée vers le beau, d'où peut-être des destins, ces conversations au brouillon divaguant entre les tôles.

Le temps décharge sa cargaison aux frontières de ma ville, des milliers d'employés ne voient ni la ride qui trahit leur faiblesse sur le front, ni la douleur commencer à débâtir leurs épaules, l'usine recrache des douleurs mais aussi abrite des poèmes, les gestes, les mots, la force des machines et aussi les yeux des ouvriers.

Ils n’ont tondu que le pourtour du rond-point, bien dégagé autour des oreilles, la cabane électrique recouverte d’affiches, défense d’entrer-danger de mort désormais cachés, à vendre locaux 110 à 150 m², à vendre crise dont on n’arrive pas à se débarrasser, le lierre en escalade sur le bleu des tôles, des rosiers s’accrochent.

Il fait beau, la sortie de l'entreprise se fait avec le gilet plié sur l'avant-bras, on a quand même bien rigolé, « s'il n'y avait pas le chef… », deux collègues finissent leur conversation sur le parking, auprès de l'abribus des arceaux de métal protégeaient de jeunes arbres, les arbres ont crevé les arceaux sont restés.

Le jour appuie sa fatigue sur les seuils, la nuit elle, les envole, il n'y a plus d'entrée, plus d'ombre, ce n'est pas ici que je trouverai le secret du seuil des sons, dans le mystère des ombres, le jour a réussi sa sortie, l'horizon n'a pas trébuché, la zone s'en fout bien, avec ses rideaux fermés doubles.

M'arrêter un peu, voir les roseaux du bassin de décantation, à la recherche de traces ou d'échos lisières, les arrières où tout finit, basses fosses de la honte, même pas les remugles, à l'arrière-parking, les peintures s'écaillent et les palettes attendent leur départ, toute zone a ses blessures lieu rejeté, l'ingrat de l'ingrat.

Marcher ici comme chantier mental, chantier protégé par des barricades noires, entrée interdite en mes pensées sans autorisation, lieu-dit Rien, pourtant vivant, quel langage pour marcher ici, déserté du beau ?

La zone induss, après le soldeur puis l'entreprise de recyclage et avant la gendarmerie, l'église saint pierre et saint paul, deux saints ici pour le prix d'un, en solde une église de tôle, juste la croix pour surprendre le lieu, les sentiments, grand mot sans doute pour un lieu comme celui-là, mais les hommes qui viennent s'y enfouir en ont-ils perdu le goût?

Ici le passant passe en voiture ou s'arrête en camion mais marcher ? je repense à Venaille et ses péniches sur l'Escaut, je repense à mon père ouvrier parti dans une autre zone, pourquoi marcher ici marcher sur ma solitude, passer pour perdu.

M’approcher des confins, trouver de l’intime à ce lieu, ces deux tas de terre qui se tiennent par la main, comme deux nuages de terre tombés au sol, tas en partage, que cachent-ils sous le poids de leurs corps allongés ? que nous parlent-ils de l’attente docile de la main de l’homme ?

La ville s'écrit toujours au brouillon, et froisse ses zones quand les normes ont passé, tout le pouls que lui insufflaient ses travailleurs, ses visiteurs, s'en va s'écouler ailleurs, des friches restent à dire d'autres mots à la peinture, les engins prendront le pouvoir et s'abattront sur les souvenirs.

Lieux devenus bons à rien, zones péri-humaines pestiférées, lieux déchirures d'instants ruinés, lieux artistes, les couleurs le savent bien elles sont chez elles dans ces friches, s’appuyer sur la mythologie du lieu, interroger toujours interroger, la zone distribue ses surplus d'éphémère, un artiste a tout compris en caressant la peinture écaillée sur la tôle.

L’entrepôt disparu, seul reste un plateau envahi par les herbes folles, et les chats en maraude envoyés ailleurs, tués peut-être, des bouts de plastiques accrochés barbelés, lieu sans le cérémonial qui allait avec, jachère espace indéchiffrable, il y a toujours un panneau « sortie » quelque part.

denis heudré

denis heudré©

20
denis andré©

denis heudré

denis heudré

←SORTIE
denis heudré©

denis heudré©

denis heudré

denis heudré

denis heudré

© Denis Heudré 2012
Tous droits réservés
Reproduction interdite
ISBN 979-10-91405-14-0